

En ce moment, madame Bianchi ne jugea pas à propos de la lui fournir. Elle tira de sa poche un volumineux paquet de clefs, et, choisissant dans le trousseau deux clefs gigantesques, elle les lui présenta en lui disant d'un air solennel :

— Mon neveu, ouvrez le deuxième placard à gauche, celui qui paraît si solidement fermé, et apportez-moi ce que vous y trouverez.

Paul se leva.

— Celui-ci ! dit la vieille en désignant par un geste impérieux un des panneaux de la boiserie.

— Elle aura beau le nier, pensa Duvert, elle est décidément folle... Néanmoins, tâchons de la contenter en flattant sa folie.

Il s'approcha du placard indiqué, et introduisit une des clefs dans une énorme serrure toute rongée de rouille. Madame Bianchi suivait du regard chacun de ses mouvements ; voyant que le jeune homme avait quelque peine à faire mouvoir les vieux ressorts qui fixaient solidement le panneau, elle murmura :

— Voilà bien des années que cette armoire n'a été ouverte, et j'ai craint pendant longtemps qu'elle le fût seulement par les officiers de justice qui viendront faire l'inventaire à mon décès... Dieu n'a pas permis qu'il en fût ainsi ! Un descendant des Labeccio devait seul voir le contenu de ce placard, et Dieu a envoyé le plus jeune, le plus robuste, le plus courageux des Labeccio !

Les serrures cédèrent enfin à ses efforts multipliés, la porte roula lourdement sur ses gonds, et Paul put s'assurer que cette armoire, si bien close, contenait seulement de vieux effets d'homme, rongés de vers et de poussière, qui semblaient n'être plus que des haillons.

Pour le coup, il crut être l'objet d'une plaisanterie, et il resta immobile devant l'armoire, regardant d'un air effaré tantôt madame Bianchi, tantôt la mystérieuse détroque.

— Mettez tout cela sur la table, dit madame Bianchi avec dignité.

Paul ne bougeait pas ; il balançait entre deux partis à prendre, celui de rire franchement ou de se fâcher tout de bon.

Cependant il se contenta par curiosité, et se décida à obéir. Prenant les vieux vêtements du bout des doigts, avec un dégoût qu'il ne chercha pas à dissimuler, il les porta sur la table.

C'était un costume à peu près complet de montagnard corse, mais d'une coupe ancienne et singulière ; le temps et l'usage en avaient fait disparaître la couleur primitive ; néanmoins on pouvait reconnaître que l'étoffe en était plus fine que celle des habits d'un simple paysan, et que celui qui l'avait portée autrefois, devait avoir une certaine importance.

Madame Bianchi regarda avec un profond respect ces pauvres reliques ; puis étendant la main sur elles avec majesté :

— Mon neveu, dit-elle, voilà le précieux dépôt qui m'a été confié pour être remis à l'héritier du nom des Labeccio... Ce dépôt vous appartient à vous, à vous seul, et je vous le rends.

Cette fois, Paul ne put se contenir ; éclatant de rire tout à coup, il tomba dans un fauteuil sans pouvoir maîtriser de quelques minutes cette gaieté convulsive. Madame Bianchi, superbe de colère et de dédain, foudroyait du regard le jeune audacieux.

— Vous riez, monsieur ? disait-elle en serrant les dents, vous pouvez rire dans ce moment solennel ? Ah ! si je ne savais pas que vous ignorez de quelle importance...

— Mais enfin, ma tante, dit Paul en se modérant avec peine, comment puis-je prendre au sérieux un pareil présent ? que diable voulez-vous que j'en fasse ? Je ne suppose pas que vous ayez l'intention de me voir revêtu de ces habits-là, dont la mode est un peu passée, vous l'avouerez ?

— Assez, assez, monsieur ; savez-vous à qui ont appartenu ces vêtements ?

— Non, ma tante, mais ils sont troués, malpropres, et je ne me soucie pas de les porter...

Madame Bianchi saisit vivement la veste qui faisait partie du dépôt, et la mit sous les yeux du rieur.

— En effet, monsieur, dit-elle avec véhémence, ils sont troués,

mais savez-vous ce qui a pu percer cette veste à l'endroit du cœur ?

— Quelque insecte sans doute.

— C'était une balle... Et ces taches que vous voyez encore sur l'étoffe, savez-vous quelle en est la cause ?

— Ma foi, je l'ignore...

— Ce sont des taches de sang, d'un sang pur et précieux, du sang d'un Labeccio... Comprenez-vous maintenant ?

— Pas le moins du monde, ma tante, répondit Duvert plus dérouté que jamais.

— Pour un Corse d'origine et de caractère, dit madame Bianchi avec dépit, vous avez l'intelligence bien obtuse... Mais vous êtes de bonne race, Carlo, et je suis sûre que vous allez vous repentir de votre coupable légèreté lorsque vous connaîtrez l'histoire de votre famille.

— L'histoire de ma famille ! s'écria Paul en rapprochant son siège ; ma foi ! je ne serais pas fâché de l'apprendre !

Madame Bianchi parut satisfaite de cet empressément, et, après avoir toussé par précaution, elle reprit :

XIII

« En 1682, au plus fort de la guerre contre les Génois, il s'éleva une violente querelle entre Giacomo Labeccio, votre trisaïeul, qui habitait cette maison même, et Paolo Jacobi, propriétaire d'une ferme à quelques lieues d'ici, dans les montagnes. Vous allez juger, mon neveu, si nous n'avons pas de notre côté la justice et le bon droit.

« Vous le savez, l'usage du pays est depuis un temps immémorial de laisser vaguer la nuit les bestiaux dans les maquis, où l'on va les prendre le matin pour les employer aux travaux du labourage. Il arrive ainsi souvent que les bestiaux de différents propriétaires se rencontrent, se mêlent, et quand les pères veulent les séparer, il en résulte des erreurs, volontaires ou non, qui amènent de sérieuses disputes.

« C'est à un événement de ce genre qu'il faut attribuer l'origine de notre querelle avec les Jacobi. Un matin nos pères ramenèrent, au lieu de deux magnifiques taureaux noirs qu'ils avaient conduits la veille dans le maquis, deux taureaux rouges, maigres, efflanqués, qu'on leur avait laissés en échange ; ils annoncèrent que les Jacobi s'étaient emparés de nos bêtes et refusaient de les rendre.

« Aussitôt nos gens se réunirent en force et se rendirent au village des voleurs ; mais ceux-ci, prévenus à temps, avaient réuni de même leurs parents et leurs amis qui étaient nombreux ; nos gens furent repoussés ; plusieurs furent maltraités, et l'un d'eux fut blessé d'un coup de stylet dont il mourut quelque temps après.

« Giacomo Labeccio, lorsqu'il reçut la nouvelle de cet attentat contre ses pères et ses propriétés, était occupé au siège de Bastia avec les autres chefs corses ; violemment irrité de l'audace de ses voisins, il abandonna l'armée patriote au moment où elle était sur le point de s'emparer de la ville, et accourut ici en toute hâte. Le hasard le plaça, le jour même de son arrivée, en présence de Paolo Jacobi ; ils se battirent, et Dieu se prononça pour votre trisaïeul ; Paolo resta mort sur la place.

« A partir de ce jour, mon neveu, commença entre les deux familles une des plus longues, des plus acharnées, des plus sanglantes vendettas dont on ait ouï parler dans toute la Corse.

« A la faveur des troubles et de l'anarchie dans lesquels notre île a été plongée pendant tant d'années, les haines particulières pouvaient se manifester sans contrainte. Des deux côtés les parents les plus éloignés durent prendre part à la querelle ; le meurtre appelait le meurtre. Enfin, mon neveu, vous ne serez plus étonné d'être resté avec votre père seul des Labeccio, lorsque vous saurez que, pendant plusieurs générations, depuis votre trisaïeul Giacomo, le premier champion de votre famille, jusqu'à votre arrière grand-oncle Peppo Labeccio, dont les habits tachés de sang sont devant vous, vingt-sept personnes du nom de Labeccio sont tombées sous les coups des Jacobi.